

## MÉDITATION

Quand, lassé du travail, j'interroge mon être,  
Je crois voir un abîme et je reste éperdu.  
O calculs vains et faux ! Je croyais me connaître...  
Mon cœur vient délier mon esprit confondu.

Un problème est en moi que je ne puis résoudre ;  
Mon esprit se fatigue à ce rude labeur.  
Je puis analyser la matière et la foudre,  
Mais je reste impuissant en face de mon cœur !

Quand mille sentiments en même temps l'agitent  
Comme le vent secoue un pauvre nid brisé,  
Le calme et le bonheur, hôtes troublés, le quittent,  
Et de cruels efforts je demeure épuisé.

Qui le fait battre ainsi ? Qui jette dans mon âme  
Cette pensée obscure ou cet éclair joyeux ?  
Au foyer presque éteint qui rallume la flamme  
Et bénit mon travail grave et laborieux ?

Quelle main attentive à mes jours sur la terre  
Me verse tour à tour la joie et la douleur,  
Et, posant une fleur sur mon front solitaire  
Y laisse en même temps le grand sceau du malheur ?

Quel ange suit mes pas et recueille mes larmes ?  
Qui me dit d'espérer en des jours plus heureux ?  
Qui jette mon esprit en de sombres alarmes,  
Et change mon doux rêve en un rêve fiévreux ?

O mystère profond de la nature humaine !  
Perpétuelle nuit d'un abîme insondé !  
Sur ces bords dangereux en vain l'homme promène  
Son flambeau vacillant, son esprit hasarde !

En face d'un mystère il n'est qu'un seul refuge,  
Il faut remettre à Dieu le dépôt confié.  
Quel que soit notre sort, lui seul en est le juge.  
Je mets mon cœur aux pieds du Dieu crucifié.

SAINT-JULIEN.

## LE

## CRIME DES FEMMES

## IV

LA CHAMBRE DE LORY

Une grande avenue d'arbres séculaires aboutissait à une maison simple d'architecture, mais vaste et commode. La largeur des portes, la hauteur des fenêtres, la dimension d'un vitrail d'atelier, tout concourait à donner à cette demeure un aspect accueillant et hospitalier. Les murailles du rez-de-chaussée et du premier étage disparaissaient sous des treilles de vigne vierge. Une tourelle ronde, placée à droite de l'habitation, lui prêtait un aspect quasi seigneurial. De chaque côté de la maison des massifs d'arbustes dessinaient un jardin anglais, derrière lequel se trouvaient le potager et le verger. Une haie d'aubépine séparait ces jardins de la ferme placée à gauche et des grandes étables bâties à droite. Un four, un puits à ferrures ouvragées, des hangars et un pavillon couvert de paille complétaient l'ensemble des bâtiments. Cette propriété, connue sous le nom des Saulaies, était l'apanage de Paul Berthier, l'heureux époux de Lory, amie d'Augustine. Après leur mariage les jeunes gens s'installèrent aux Saulaies, y emmenant Mme Méline Langret, aïeule de Lory.

Au bout d'une semaine, la jeune femme pensa qu'elle pouvait aller embrasser Augustine sans craindre de commettre une indiscretion. Elle prit à pied, au bras de son mari, et arriva sans fatigue à la manufacture. L'aspect des bâtiments la charma ; elle fut aussi surprise que ravie de voir l'air de santé et de joie répandu sur les physionomies des travailleurs. Quand elle aperçut Lory, Augustine se jeta au cou de son amie, tendit la main à Paul, envoya prévenir M. Courcy, et répandit dans une causerie affectueuse le trop plein de son cœur. Elle parla de son bonheur, de l'amour de son mari se traduisant chaque jour par quelque surprise nouvelle, par quelque cadeau princier. Elle vanta l'ordre de la maison, l'habile organisation de la manufacture.

— Monsieur Berthier, dit-elle à Paul, je veux que vous deveniez l'ami de mon mari pour resserrer davantage les liens affectueux qui m'attachent à votre femme.

En ce moment Benjamin Courcy entra.

Il était simplement vêtu, comme un homme qui vit au milieu de travailleurs et qui travaille lui-même. Il tendit cordialement les deux mains à Paul, et charma le jeune homme par sa raison et sa bonhomie. Madame trouva la maison d'Augustine si jolie qu'elle ne comprenait pas quels changements on y pouvait opérer.

— Tu sais bien mon rêve, Lory ? dit à mi-voix Augustine, c'est un petit palais que je veux.

— Je me contente de ma chambrée, répondit la femme de Paul.

— Regrettes-tu de ne voir mes fantaisies de jeune fille ?

— Je ne voudrais pas avoir à le redouter.

— Que veux-tu, en quittant Paris, j'ai juré de l'appeler aux Haussais.

— Moins les Parisiens, pourtant.

— Ils y viennent déjà, puisque tu es ici.

— Moi, je suis devenue fermière.

— Oui, je sais, une fermière d'opéra-comique.

— Point du tout, madame ; une vraie fermière visitant Pétable, dénichant les œufs des

poules, préparant les nids des pigeons, semant des fleurs, greffant des arbres. Nous ne sommes pas riches, vois-tu, ma chérie, eh bien ! nous devons, non pas songer à le devenir, mais du moins garder la volonté d'agrandir et de faire prospérer le domaine. On doit songer aux autres, et qui sait...

— Lory, dit Augustine, tu es née mère de famille.

— Et toi ?

— J'ai bien assez de ma petite personne à soigner.

— Tais-toi, Augustine, ce mot te porterait malheur.

— J'ai cent enfants, dit-elle, viens les voir.

Elle entraîna son amie dans la crèche et à la salle d'asile.

Mme Paul poussa un cri de joie et d'admiration en voyant les petits enfants des ouvriers bien lavés, bien peignés, jouant dans leurs berceaux, tandis que leurs frères de la salle d'asile obéissaient au claquement du livre en bois et chantaient des chansons aussi naïves que celles-ci :

Le petit Jésus s'en va-t-à l'école  
En portant sa croix dessus son épaule.

Lory quitta Augustine et courut presser les mains de M. Courcy.

— Ah ! dit-elle, vous avez un noble cœur. Vous êtes plus grand dans ce royaume de quelques arpents, au milieu de cent familles, que bien des ducs régnant dans leurs semblants de petits Etats, que bien des penseurs qui se croient profonds, parce qu'ils ont aligné des utopies ciselées en phrases ; que bien des poètes qui ont écrit leurs odes. Votre chef-d'œuvre, c'est le bonheur de ces braves gens, et votre gloire est de mériter qu'en vous applaudissant du fond de l'âme, on sente ses paupières s'humecter de douces larmes.

— Merci, madame, dit Benjamin, merci ; si vous et votre mari m'accordez votre sympathie, je ne serai plus jaloux de ma femme.

Augustine voulut garder ses amis, mais Lory refusa dans la crainte d'inquiéter et d'attrister Mme Méline. Il fut convenu qu'au premier jour Augustine et son mari iraient aux Saulaies.

En regagnant leur chaumière, les jeunes époux se sentaient le cœur joyeux. Lory, bien qu'elle regrettât de voir apporter le moindre changement aux Haussais, s'exaltait sur l'ordre admirable de cette manufacture, sur l'aisance des ouvriers, la figure accorte des femmes.

— As-tu remarqué, demanda-t-elle à son mari, que la plupart des ouvriers ont un costume uniforme ? Je me représente une société de frères moraves, en étudiant la république travaillieuse des Haussais. Aucun luxe, une cotonnade propre et fraîche, et du linge d'une éblouissante blancheur.

— Eh bien, ma chère, répondit Paul, cet homme modeste qu'on nomme Benjamin Courcy a tout simplement accompli un prodige. Je me suis pris pour lui d'une vive sympathie. Je suis sûr que nous deviendrons amis. Quel dommage si ce labeur de quarante ans devenait tout à coup stérile !

— Qui pourrait causer ce changement ?

— Augustine elle-même.

— Tu la juges sévèrement.

— Non pas, justement. Je la connais à peine, chère, et cependant elle ne m'attire point. C'est une créature légère, et la légèreté mène à beaucoup de mauvais chemins. Sais-tu la source de mes appréhensions ? C'est sa rage de tout changer aux Haussais ; le besoin de renouveler cet aménagement honnête et simple, en rapport avec la vie familiale que menait Courcy avec ses ouvriers. Ce sont ces toilettes tapageuses apportées dans ce coin de terre perdu. C'est l'effronterie de cette soubrette parisienne qui ressemble à un couplet de Molière. Il s'agit d'une impression produite plus que de faits, je le sais ; mais, enfin, l'impression subsiste.

Lory ne répondit pas. Les paroles de son mari la faisaient réfléchir. Elle connaissait le rare bon sens de Paul ; elle savait les entraînements de caractère d'Augustine, et une vision douloureuse de l'avenir passa devant elle et lui comprima le cœur.

Elle se sentit soulagée en franchissant le seuil de sa modeste demeure. Margot, en cornette blanche, le tablier de calicot fin relevé en angle à la ceinture, achevait de mettre le couvert. Un vase de grès, d'une forme bizarre, contenant des roses nouvelles, embaumait la table. Un parfum de saine cuisine aiguillait l'appétit. Mme Méline, assise dans son vaste fauteuil de paille, son triclot sur les genoux, et le chat rouge ronronnant à ses pieds, attendait ses enfants avec une affectueuse impatience. Paul lui offrit le bras, la conduisit à sa place ; et, attirant vivement sa femme vers lui, baisa doucement ses cheveux ondes.

— Ah ! Paul ! dit Lory, devant grand'mère.

— Je t'aime devant grand'mère, comme devant le monde entier et devant Dieu, ma chère Lory. Je t'aime pour tes qualités charmantes, pour ta bonté simple. Je t'aime pour ta robe de toile à vingt sous le mètre ! car si tu dépenses peu et presque rien pour toi, tu trouves le moyen de soulager les pauvres.

Paul céda à un sentiment impérieux de tendresse et d'estime pour sa femme. Il venait de voir la belle Mme Courcy dans tout l'éclat d'une parure chatoyante ; et contemplant sa chère compagne, modeste et souriante, il la trouvait mille fois préférable à la brillante Augustine.

Celle-ci vint au bout de la semaine à la chaumière des Saulaies. La maison de Lory lui plut à l'égal d'un jonet en bois de sapin acheté en Suisse. Elle ne comprenait pas que l'on pût vivre continuellement dans cet intérieur demi-

paysan, demi bourgeois. Lory avait beau lui répéter : "Je ne suis pas riche." Augustine partageait l'avis de la plupart des femmes de Paris, qui englobent un capital relativement important, et dépassent toujours leurs moyens, dans l'acquisition d'un mobilier fantaisiste, encombrant, peu solide et incommode, et une garde-robe de fanfreluches. Lory ne voulait pas "paraître." Elle était femme de ménage, économique, prévoyante ; elle regardait devant elle, et sans rougeur et sans crainte, songeait aux enfants. Peu riche, elle conservait le vouloir et l'espérance de faire le bonheur des siens. Augustine riait comme une folle, en entendant Lory affirmer qu'elle réaliserait des économies sur ses dix mille livres de rentes. Elle ne pouvait croire que sa jeune amie, qui dansait à Paris tout comme une autre, s'enterrât sans regret aux Saulaies, bornant son horizon à la petite rivière vers laquelle son verger descendait en pente, et ses rêves, à posséder une grande entreprise d'élevage.

M. Courcy comprit mieux la philosophie du jeune ménage. Le bon sens de Paul le charma. Quand il pénétra dans l'atelier du second étage, il s'arrêta surpris sur le seuil. Les grandes verrières, reconvertes en ce moment de stores peints de fleurs et d'oiseaux, laissaient passer une lumière irisée et prismatique sur les grands divans dressés le long des murs. Entre chacun s'élevait un fût de colonne, supportant un objet d'art de genre et d'époque différents. Le milieu de la pièce était occupé par une table-vitrine renfermant de petits modèles de machines, exécutés avec beaucoup d'art et de patience. A droite, un chevalet et une boîte à couleurs, une ébauche et un pot de faïence rempli de pinceaux, prouvaient que le jour même Paul avait travaillé. A gauche, sur une socle, une masse de glaise, entourée d'un linge mouillé, dessinait dans de vagues contours une forme svelte et charmante. Sur le bureau s'entassaient des crayons, des compas, des équerres.

M. Courcy étudia les machines microscopiques et proposa à Paul Bertier d'appliquer l'une d'elles à sa filature, ajoutant que les bénéfices résultant de l'amodrissement du prix de main-d'œuvre et de l'augmentation des produits pouvaient changer en peu d'années sa situation financière.

— Je sais cela, répondit Paul avec une certaine tristesse. J'ai passé bien des mois à créer cette petite machine, et je me rends compte de ses avantages ; mais il faudrait au moins vingt mille francs pour l'exécuter, et si j'aime les inventions, je me garde de la folie des inventeurs. Je ne réponds pas seulement de moi, mais de Lory, de madame Méline, de tous ceux qui m'aiment et ont confiance dans ma probité, car cette probité me défend de risquer la moindre parcelle de notre petite fortune.

— Je ne l'ai point compris ainsi, répliqua vivement M. Courcy. Vingt mille francs représentent une année des bénéfices nets que peut produire votre invention. Si vous préférez m'en vendre la propriété, je suis prêt à vous l'acheter un prix satisfaisant. Mais je trouve plus juste de vous associer à l'affaire. Nous ferons exécuter la machine ; si par malheur elle ne réalisait pas ce que nous en attendons, la perte serait pour moi qui vous engage, malgré vous, dans une voie nouvelle ; si l'expérience réussit, vous me rembourserez la moitié des vingt mille francs sur les premiers bénéfices. Nous serons purement et simplement associés. Réfléchissez-y, et venez demain signer un traité aux Haussais.

— Je consulterai ma femme, répondit Paul.

— Oh ! vous êtes heureux, M. Barthier, dit M. Courcy, vous savez beaucoup de choses ; un art vous repose d'un autre. Vous avez eu le temps d'étudier ; je suis resté un manœuvre parvenu. Je ne souffrais pas de mon infériorité jadis ; les points de comparaison me manquaient ; maintenant, j'ai des craintes et des timidités de toutes les heures. Augustine est accoutumée au monde ; elle a vu de grands hommes, des artistes célèbres ; elle sait tout ce que j'ignore, et je tremble toujours de lui sembler gauche et ridicule.

— Allons donc ! dit chaleureusement Paul Barthier. La femme qui penserait cela de vous manquerait à la fois de cœur et d'intelligence. Comprenez donc votre valeur, M. Courcy, et sans amour-propre, placez-vous à côté de la plupart des prétendus grands hommes, et jugez-vous. Cher noble ami, vous possédez tout ce qu'il faut pour qu'on vous aime.

Les deux hommes rejoignirent Augustine et Lory. Celle-ci ne fit grâce d'aucun détail de sa maison, des jardins, du verger à sa riche voisine. Elle ouvrit devant elle les portes des étables, elle entra dans la basse-cour, peuplée des espèces les plus diverses de volatiles, elle montra le clapier, la litière, le rucher. Elle étalait ses agrestes fortunes, parlait des abeilles comme Aristote, et des lapins comme l'auteur de la fameuse brochure : "Le moyen de se faire mille écus de rentes."

Tout en montrant sa ferme, elle gardait, la jolie fermière, l'aisance et la grâce de la femme du monde. Quelque chose de sain comme l'odeur des lavandes sauvages émanant d'elle, Lory devenait éloquente en parlant du calme des champs, de la beauté des couchers du soleil, de la mâle poésie des prés verts, des grands troupeaux vitulants, des sources cachées, des chants de brise dans les feuilles. Était-ce son grand amour pour Paul, son "Robert Burns," comme elle l'appelait, qui lui transfigurait la campagne, ou bien créature privilégiée, dégagée-elle des beautés de la nature la flamme qui avive la croyance qui transfigure ? Ce qui est certain, c'est que Lory se détachait sur ce fond campagne d'une façon harmonieuse, et complétait merveilleusement le paysage.

Augustine l'écoutait distraitement, feignant par amitié de prendre un grand intérêt à sa vie tranquille. Mais, au fond, la Parisienne se disait qu'elle mourrait d'ennui dans cette chaumière, comme un rossignol dans un trou de mulot. En se quittant, les deux jeunes femmes s'embrassèrent et les deux hommes se serrèrent les mains.

— Eh bien, châtelaine des Haussais, demanda M. Courcy à sa femme, que pensez-vous de Saulaies ?

— Je n'eusse pas épousé M. Barthier, répondit Augustine.

— Est-ce un compliment à mon adresse ?

— Non ; une ironie que je me permets à mon endroit. Que voulez-vous, Benjamin, les bucoliques ne sont pas mon fort, et vous perdriez vainement un temps fort utile à tenter de me convertir.

— Je préfère me ranger de votre avis ; c'est plus sûr. Mais il est certain que Paul Barthier est fort intelligent, et que si son invention peut être adaptée à mon industrie, elle rapportera vingt mille francs par an à chacun des associés."

## IVRAIE

La femme de chambre amenée aux Haussais par Augustine était une enfant de Paris. Sa mère, portière d'une obscure maison de la rue du Four, dont les murs suintaient, dont l'escalier grimpaient en spirale noire, et dont le principal locataire ne payait pas quinze francs d'impôts, avait passé son existence à maudire la destinée qui la clouait dans son antre, et à chercher le moyen de monter un des degrés de l'échelle sociale, en devenant concierge. Les événements l'aiderent peu, et son mari la desservit. Le père Flipot, gris avant le jour, ivre à midi, et presque mort le soir, devenait un obstacle permanent à l'avancement de cette femme. Dans la maison de la rue du Four, peu importait ce détail ; le propriétaire habitait la province, et, quand un locataire essayait d'avoir son adresse, afin de lui écrire, madame Flipot répondait d'un air rogue : "Dites-moi ce que vous lui écririez, je le représente."

Le locataire se taisait, et Tasie Flipot continuait à tyranniser ses locataires. Elle avait une fille, déjà paresseuse et gourmande, véritable gamine de Paris, effrontée, gouailleuse, aimant les oripeaux et les marrons, le spectacle et le vagabondage. Elle apprit à lire sur les affiches ; et, sans vouloir travailler, elle chercha le moyen de gagner de l'argent. Framboisine faisait des commissions ; au besoin, elle eut ouvert la portière des voitures. Quand elle possédait quelques sous, elle achetait des rubans ou un fichu de couloir voyant. Fût-elle, adroite, naturellement perverse, elle apprenait ce qu'elle voulait, et, sans en connaître aucun à fond, exerçait tous les états. Framboisine était capable de repasser une robe, de coiffer une coquette, de monter une branche de fleurs, de friser une plume. Elle remplaçait les ouvrières en grève dans n'importe quel magasin. Piqueuse de bottines, coulisseuse, lingère, modiste, elle était tout cela, grâce à son adresse de singe. Mais en même temps la paresse l'empêchait d'entrer dans un atelier ou un magasin et d'y rester paisiblement. Elle voyait, du reste, toutes les ouvrières pauvres, affamées, étiées ; elle voulait vivre sans beaucoup de peine et vivre le mieux possible.

Elle alla dans un bureau de placement et se gagea en qualité de femme de chambre chez une étrangère partant pour les eaux. Framboisine réalisa des merveilles et devint un type à part. Sa spécialité consistait à flatter sa maîtresse. Quant au reste, les ouvrières, les faiseuses, les autres domestiques étaient là. Framboisine s'en tenait à son métier de thuriféraire. Elle daignait, cependant, mettre une épingle à la dentelle du corsage de madame, poser une fleur dans ses cheveux, donner la dernière main aux plis de sa robe ; puis, au milieu d'un concert de louanges, elle enveloppait sa maîtresse dans son manteau, et la regardait monter en voiture.

Elle se reposait alors de sa fatigue, s'enfonçait dans les coussins d'un fauteuil et roulait mille projets dans sa petite mauvaise tête. Elle avait de l'ambition et voulait se marier, mais se marier presque richement, afin d'avoir à son tour une servante sous ses ordres. Elle dépensait une partie de ses gages pour sa toilette, et plaçait l'autre en trois pour cent. Nulle ne savait dire comme elle : "Cette robe n'est plus assez fraîche pour madame ! Madame ne saurait plus porter ce chapeau ! Voilà des rubans à peine bons maintenant pour une pauvre cameriste comme moi !"

Sa maîtresse riait, et abandonnait la robe, les rubans et le chapeau. Quand Framboisine se fut assurée qu'elle réalisait le type d'une femme de chambre fantaisiste, et que la belle Moldave, sa maîtresse, fut revenue à Paris, l'adroite soubrette chercha une autre place. Elle pouvait dire dans quelle maison elle se trouvait et envoyer prendre des renseignements. Une cantatrice la prit à son service ; Framboisine ramassa cinquante louis dans son hiver, puis la quitta. La lingère de l'actrice, tout en essayant à Augustine Meillac quelques objets de son trousseau, lui recommanda Framboisine, et madame Courcy l'emmena avec elle à la manufacture.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

— L'autorité ne peut être partagée, on ne met pas deux épis dans le même fourneau. — \*\*\*

On agit contre la nature toutes les fois que l'on combat contre sa patrie. — FENELON.